Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

52 | 2013

À la rencontre des peintres polytechniciens

Jurnal de Noireterre (X 1845), original et multiforme

Christian Marbach

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/1176>

DOI : 10.4000/sabix.1176

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2013

Pagination : 67-75

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

Christian Marbach, « Jurnal de Noireterre (X 1845), original et multiforme », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 52 | 2013, mis en ligne le 13 novembre 2014, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/1176> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sabix.1176>

JURNEL DE NOIRETERRE (X 1845),

ORIGINAL ET MULTIFORME

Christian MARBACH

En 1996, le musée Goya de Castres rendit hommage à un Tarnais d'adoption, Jumel de Noireterre (1824-1902). Il le fit à l'occasion du centenaire d'une donation effectuée par ce polytechnicien-peintre à la ville de Castres ; celle-ci comportait évidemment dessins et tableaux, mais aussi objets et statuettes rapportées par Jumel de ses campagnes.

La nature encyclopédique et l'exceptionnelle qualité du catalogue qui accompagna l'exposition¹ permettent évidemment d'éclairer la personnalité de notre camarade, et le moins qu'on puisse en dire est qu'elle n'est pas banale. Pour le maire de Castres de l'époque, Arnaud Mandement qui signe une première préface, Jumel, « *peintre, polémiste, écrivain, homme politique, s'essaye à ces activités humaines avec des bonheurs différents mais une constance et une obstination remarquables. Personnage controversé et étonnant, rabelaisien dans le propos comme dans l'attitude, c'est un esprit libre, plein d'imagination, truculent. Il est homme de contradiction mais dans le fond, généreux. Ardent Républicain, lui qui servit avec constance l'empereur Napoléon III, anticlérical mais conviant à sa table tous les ecclésiastiques de son entourage, il fait partie de ces personnages qui marquent au-delà de leur temps par leur originalité* ». Et le maire de continuer en parlant du « *regard amusé* » que Castres peut porter sur le comportement de Jumel, tout en proclamant sa reconnaissance pour la générosité de ses dons, dans les domaines artistique et social : nous y reviendrons.

Philippe Guérineau, alors maire-adjoint à la culture, complète ce tableau dans sa préface-adjointe, avec des expressions tout aussi heureuses. Il décrit Jumel comme *un personnage complexe, homme politique animé d'une haine farouche de l'administration, dépensant sa fortune dans des œuvres charitables, écrivain admis dans la Société des Gens de Lettres, attentif aux ressources de sa forêt de chênes-lièges en Algérie*.

Et Jean-Louis Augé, conservateur du musée Goya, a tout autant de difficultés comme de plaisir à faire le portrait de « *Jumel le multiforme* », artiste peintre, soldat courageux, pamphlétaire, polémiste, homme politique sur le tard et à chaque fois malheureux Ou encore, « *un personnage digne des meilleurs rôles d'Offenbach* ».

Essayons donc de présenter brièvement Jumel, en utilisant ce catalogue, et en remarquant que c'est déjà un rare honneur, pour un peintre, de voir son nom associé à celui de Goya dans la mesure où Jumel avoisine le grand peintre espagnol dans *le musée Goya*².

Antoine Valentin Jumel (qui n'accolera à son nom qu'en 1860 la particule « de Noireterre ») naît à Belleville (Seine). Son père est « propriétaire » : un qualificatif fréquemment utilisé par le registre matricule de l'École, et qui peut recouvrir des positions bien différentes, sur le plan du rang social comme de la fortune. Le jeune élève est studieux, entre à l'X en 1845, en sort dans « le service de l'État-major » Mais il avait déjà la vocation de la peinture, assez en tout cas pour suivre des cours de peinture et de pastel chez Camille Flers (un paysagiste « *romantique-naturaliste* ») avant même d'entrer à l'École polytechnique, et ses notes obtenues dans les « travaux graphiques » à l'X confirment ses qualités.

Commence alors la vie d'officier, commentée parfois par des remarques réservées de ses supérieurs (« *aime peu le travail sérieux* »), mais accompagnée par une production artistique fournie. La biographie de Jumel se déroule avec une régularité apparente sur deux plans, la liste de ses affectations et de ses campagnes, d'une part, et d'autre part la liste de ses tableaux et des Salons où il expose et reçoit des médailles. Côté campagnes, on trouve donc la majorité des guerres du Second Empire, et notamment la Crimée, l'Italie et le Mexique. Et côté peinture, des sujets divers, mais qui font en général la part belle aux sièges et batailles dont il est le témoin.

¹ *Jumel de Noireterre* (1824-1902), musée Goya de Castres, 1996, 164 pages.

² Le musée Goya est installé dans une partie de l'ancien évêché de Castres dont les plans ont été dessinés par Jules-Hardouin Mansart, l'un des architectes de Versailles. Si le musée existe depuis 1840, c'est le legs Briguiboul de 1894 à la Ville qui détermine sa vocation hispanique. Peintre et collectionneur, ébloui par les grands maîtres espagnols, il avait acquis de nombreuses œuvres de qualité dont celles de Goya : *L'autoportrait aux lunettes*, *le Portrait de Francisco del Mazo*, une série des *Caprices* et *L'Assemblée des Philippines*, un chef-d'œuvre incomparable. Quand il fit sa donation, deux années plus tard, Jumel dû jubiler à l'idée de voir ses tableaux voisiner avec des Goya ! En 1949, une série de dépôts prestigieux du Louvre vient confirmer cette spécialisation : Le portrait de Philippe IV de Velázquez, La Vierge au chapelet de Murillo. Le musée Goya conserve également, dans ses collections, les quatre séries gravées de Goya.

Jumel aussi est protégé par l'empereur : il a d'ailleurs l'occasion de faire le portrait de son fils, le prince impérial, sans doute à partir d'une photographie. Il se trouve ainsi anobli par décret impérial en 1860 et devient « Jumel de Noireterre ». En 1863, il se marie. Conformément à la réglementation en vigueur à l'époque pour les officiers, il doit en demander l'autorisation ; le dossier par lequel il la sollicite ne cache rien de la fortune considérable de sa future épouse : rentes, château, terres, parts dans une société algérienne d'exploitation de chênes-lièges. Heureux Antoine Valentin, encore davantage à l'abri du besoin !

Mais la roue tourne. Jumel combat en 1870, est fait prisonnier à Sedan, puis est vite libéré sur parole en prenant l'engagement de ne plus combattre contre les prussiens : ce genre de coutumes, qui de la part du belligérant allemand n'eut pas seulement pour objet de se débarrasser de quelques rares prisonniers mais aussi de semer des motifs de suspicion dans l'armée française ne se pratique plus ! Lors des diverses affectations qui vont suivre, ses relations avec la hiérarchie sont de plus en plus tendues. A ces contentieux intérieurs à l'armée vont d'ailleurs s'ajouter de nombreux autres litiges de type administratif (par exemple sur les retards de paiement de son traitement de chevalier de la Légion d'honneur), financier (sur les entreprises dont il est actionnaire en Algérie), personnel et aussi politique : à partir de 1894 Jumel se présentera avec persévérance, mais en vain, à la députation.

Et malgré tout il continue à peindre !

C'est en 1896 qu'il commence à faire des dons au musée de la ville de Castres : dessins et tableaux, mais aussi une intéressante collection de statuettes mexicaines qu'il avait rapportées de sa participation (une fois de plus orageuse avec ses chefs, au demeurant) à l'expédition du Mexique, et sur laquelle nous reviendrons.

Jumel meurt en 1902, et son épouse en 1907. Le couple n'avait pas d'enfants. Déjà, de leur vivant, les Jumel, pourtant pénibles ergoteurs dans leurs affaires privées avaient fait preuve de générosité publique dans divers domaines ; mais c'est avec la création de la Fondation « Honneur et Patrie » que leur vocation de philanthropes trouva sa plus belle application.

Les dernières volontés de Madame de Noireterre

Après le décès de Monsieur Antoine Valentin Jumel de Noireterre, en 1902, Madame de Noireterre, veuve, sans héritiers directs, de surcroît très riche, propriétaire de nombreux biens immobiliers, dont le château de La Landelle, rédige un testament en faveur de « l'enfance malheureuse ». Elle y stipule que tous les revenus de ses biens seront consacrés à l'œuvre qui sera créée en son nom et qui portera le titre de « œuvre des enfants abandonnés Honneur et Patrie ».

Elle aurait, certes pu employer sa fortune à meilleur escient, mais c'était peut-être par le biais de cette fondation que la noble dame allait s'assurer une postérité qui immortaliserait son nom ! Son testament qualifié de « mystique » par son notaire, révèle une femme chrétienne, aux idées libérales. Cette protestante convaincue, avait-elle connaissance de cette enfance malheureuse de la région parisienne, sa région natale ou tout simplement veut-elle mettre à son actif une fondation caritative telle qu'il en éclot depuis plusieurs siècles ?

Du testament de Madame Du Prat, Veuve de Noireterre, dépôt du 10 septembre 1907 N° 99, il a été extrait ce qui suit :

« Je charge mon légataire général et universel de consacrer toute ma fortune de quelle nature qu'elle soit à l'œuvre qui sera créée en mon nom et portera le titre de : « œuvre des enfants Abandonnés Honneur et Patrie ». Je demande que cette institution soit reconnue d'utilité publique afin de pouvoir recevoir les dons qui serviraient à l'augmenter toujours plus, tous les revenus des forêts d'Afrique, des minières, des mines, de mon hôtel du 52, avenue Kléber ou de ce qui pourrait le représenter, ainsi que les capitaux déposés chez mon notaire, M. Saissac, serviront à acquitter les legs particuliers, et à l'entretien de la fondation qui devra conserver en nature ma propriété. Je voudrais que cet établissement fût créé dans les environs de Paris. L'œuvre devra recevoir tous les enfants abandonnés sans distinction de sexe ni de religion.

Les enfants seront élevés dans la religion où ils seront nés avec des idées libérales et resteront à l'Établissement jusqu'à un apprentissage qui leur permettra de gagner leur vie. Le conseil d'administration devra se composer par moitié de membres de Paris et du Tarn...Je désire que mon institution fonctionne le plus tôt possible, quitte à prospérer ultérieurement, étant précisé qu'elle devra utiliser les revenus, sans pouvoir aliéner le capital³ ».

La Fondation Honneur et Patrie s'installa à Thury en Valois comme prévu en 1909. Les bâtiments ayant été incendiés et détruits en 1915 par les Prussiens, la Fondation transféra ses activités en 1918 dans le Tarn au château de la Landelle qui faisait partie de la dot de Mme de Noireterre. La ville de Castres et sa région ont donc de bonnes raisons de marquer leur reconnaissance aux époux Jumel. Leur générosité en « bonnes œuvres » (il faut lire cette expression au premier degré) rappelle celle des époux Langlois, qui avaient de la même manière légué des bâtiments à la collectivité pour en faire des centres d'accueil pour pauvres ou infirmes. Et comme les Langlois, Jumel de Noireterre donna aussi ses peintures, ou du moins celles qu'il avait gardées. Et il offrit sa collection d'objets mexicains, ce qui par son originalité mérite des commentaires.

On se rappelle que Jumel avait été appelé à participer à la campagne du Mexique. Cette guerre a laissé à la France un bien mauvais souvenir, compte tenu des motifs peu honorables de son lancement, des errements politiques internationaux auxquels elle donna lieu, de la manière dont elle fut menée, et dont elle se termina. Ce résumé lapidaire (« tout faux! ») n'empêcha pas des actes militaires de bravoure, et quelques apports intéressants à la connaissance du pays grâce à l'action de deux commissions scientifiques, créées l'une par Victor Duruy, ministre de l'instruction publique à Paris et l'autre par le maréchal Bazaine, commandant le corps expéditionnaire français. Avec intelligence, ces deux institutions se sont appuyées sur le même homme, le colonel Doutrelaine (X 1839), qui tenta d'organiser une sorte de « *remake mexicain* » de la partie scientifique de l'expédition d'Égypte : cet affichage convenait évidemment à Napoléon III, neveu toujours attentif à se présenter en continuateur de son éminent oncle. Doutrelaine lui-même était intéressé par ce projet de connaissances encyclopédiques, voyages divers, rassemblement d'objets d'art : cela le distrait des sièges cruels ou des palinodies du maréchal Bazaine, son supérieur, qu'il méprisait. Il eut aussi l'occasion de s'appuyer sur quelques officiers français qui portèrent avec lui un œil admiratif sur les ruines amérindiennes (Teotihuacan ou Mitla) comme sur la culture des populations côtoyées. Voici ce que Doutrelaine écrivait sur ce sujet à Victor Duruy : « *Il y a dans l'armée française des officiers qui, sans être des savants, ont certains goûts, certaines aptitudes, certaines connaissances qui font d'eux presque des spécialistes. Quelques-uns d'entre eux se sont fait des collections d'oiseaux, de reptiles, de minéraux, etc...* ». Doutrelaine lui-même fut un de ces curieux et le confesse dans une lettre à son ami le maréchal Vaillant (X 1807), qui l'avait autrefois attaché à son service, après la conquête de Rome « *Je collectionne d'horribles petites terres cuites et des fragments plus ou moins informes des monuments et des pierres brisés par Cortès. C'est amusant ; mais vous verrez que ce n'est pas beau* ».

On ne connaît de Jumel aucun tableau peint au Mexique (par scrupule politiquement correct ? Ou par manque de temps ?) Mais il fit clairement partie de ces *esprits curieux* que signale Doutrelaine et ne se contenta pas de batailler contre les insurgés mexicains ou de se disputer avec ses supérieurs. Il revint donc du Mexique avec des décorations (dont celle d'*officier de l'Ordre de Guadalupe*) et toute un ensemble d'objets artisanaux mexicains, poteries, bijoux, figurines de terre cuite, squelettes habillés : des objets dont on trouve aujourd'hui, à profusion, des clones « made in China » dans les boutiques de l'aéroport de Cancun, mais qui avaient en général plus d'authenticité en 1865. Et, écrit le catalogue du musée de Castres, « *la meilleure partie de la collection demeure les quatorze figures de cire représentant des types populaires ou des Indiens apaches* », objets fragiles dont peu d'exemplaires ont été conservés ailleurs que dans le musée d'Amérique de Madrid.

³ Cette citation est tirée d'un texte de l'Association d'Éducation populaire de la Landelle, dont l'origine remonte à cette initiative.

⁴ Sur les efforts de découverte menés au Mexique sous l'autorité de Doutrelaine, lire « *Landrecies, une pépinière d'officiers : Armand et Louis Doutrelaine* », de Patrice Logeard, chez l'auteur, 2010 ou « *Homme de guerre, homme de science ? Le colonel Doutrelaine au Mexique* », par Armelle Le Goff et Nadia Prévost Urkidi, Editions du Comité des travaux historiques scientifiques, 2011).

Chef apache assis, cire et matériaux composites, h : 14,5cm © Castres, Musée Goya – Cliché P. Bru

Polytechniciens et collectionneurs

Il existe bien des exemples de polytechniciens collectionneurs dont le recensement et l'étude seraient intéressants. Nous en aurons un admirable exemple avec Rouart (X 1853), peintre et collectionneur de peintures, ou Guimet qui commencera la collection portée à son apogée par son fils : de prochains chapitres en parleront. Beaucoup, évidemment, se sont spécialisés dans des rassemblements correspondant à leurs intérêts professionnels : des fossiles pour un Barrande (X 1819), des livres pour un Sauvy (X 1920S) dont une partie importante du fonds a été donnée à la bibliothèque de l'X.. Mais pour rester plus proche des collections relatives aux arts de la peinture, de la sculpture ou des arts premiers, je tiens à rappeler ici que les musées de Toulouse, ont reçu de notre camarade Roquemaurel, X 1823, marin et explorateur une grande collection ethnographique, que le musée du Quai Branly contient des centaines d'objets donnés à l'État français par Archinard (X 1868) après sa conquête du Soudan. D'ailleurs de nombreux autres X officiers, comme Doudart de Lagrée (X 1842) ou Faidherbe (X 1838) ont rapporté de leurs expéditions à objectif militaire ou géographique de nombreux objets qu'ils estimaient intéressants, ce que les conservateurs de nos musées ont souvent admis.

Jumel est donc bien un personnage déconcertant. Polytechnicien capable d'éditer des brochures destinées « aux patriotes » avec ce titre sans concession : *L'administration, c'est le vol*. Ce n'est pas le cri le plus souvent hurlé par les X, fonctionnaires presque toujours zélés et légalistes ! Riche propriétaire, capable de querelles mesquines abondamment judiciairisées, comme de générosités aveugles. Soldat ne rechignant pas au travail ou au combat, mais assez souvent réfractaire à la discipline *qui fait la force principale des armées* et peu attentif au respect de convenance que l'on doit à ses supérieurs : le lecteur intéressé par cet aspect du personnage, comme par ses positions politiques tranchées qui lui valurent des inimitiés féroces et caricaturales (dans tous les sens du terme), se reportera à l'ouvrage édité par le musée de Castres que j'ai déjà abondamment mentionné.

Et Jumel fut aussi un peintre de talent : c'est pour cela qu'il figure dans cette étude.

Assez peu de tableaux de Jumel sont cependant conservés ou repérés. Jean-Louis Augé, le conservateur de Castres explique cette rareté par l'abondance des œuvres qu'il a données de ci de là, et dont le parcours n'a pas été suivi, mais aussi par la destruction en 1915, pour faits de guerre, du château de Thury-en-Valois : de nombreuses œuvres de Jumel, également données à la Fondation, y avaient été entreposées et ont brûlé. Comme pour Langlois, la guerre avait détruit des tableaux de guerre.

Le catalogue raisonné de Castres présente seulement 16 tableaux qui ont été exposés lors de l'exposition de 1996 : portraits et autoportraits, paysages, batailles, ainsi que quelques dessins. Ces tableaux sont en général présentés ou à Castres, ou dans les musées spécialisés dans la peinture militaire française : le château de Versailles, le musée de l'Armée aux Invalides. Je trouve pour ma part tout à fait étonnant un *Duel*, datant de 1853 et offert par l'auteur à Castres en 1896. A la scène de l'affrontement que l'on devine féroce (le combattant de droite vient de porter le coup décisif à son adversaire) assiste une espèce de monstre surgissant au milieu des flammes. Ce hideux témoin du duel pourrait avoir été conçu par Goya dont des tableaux et des dessins sont accrochés dans le même musée (*le sommeil de la raison engendre des monstres*) ou son contemporain Füssli (*le cauchemar*). Un cinéphile pourra ici se souvenir du film de Ridley Scott sur *les Duellistes*, qui montrait deux officiers napoléoniens moins intéressés par les campagnes qu'ils effectuaient que par leur volonté continue et exacerbée de combattre sans rémission l'un contre l'autre.

L'École polytechnique a pour sa part la chance de posséder un très beau tableau de Jumel, quelque chose de bien plus calme que *le Duel*. Ce très grand paysage (115 x 180), récemment restauré, est arrivé à l'École dans le cadre du legs de Mademoiselle de Freycinet effectué en plusieurs donations, de 1925 à 1943. Dans son bulletin n°7, la Sabix en a présenté le très riche fonds documentaire, avec des milliers de pièces écrites par Charles-Louis de Saulces de Freycinet (X 1846) plus généralement connu sous le patronyme simplifié de Charles de Freycinet. Rapide rappel : Freycinet fut successivement élève révolutionnaire, ingénieur des mines, scientifique et technologue, fonctionnaire consciencieux, et homme politique de tendance saint-simonienne omniprésent à partir de 1870 dans les cercles dirigeants de la III^e République et les conseils des ministres : en 1916 il est encore ministre, et ne s'éteindra qu'en 1923 à l'âge de 95 ans.

Antoine Valentin Jumel de Noireterre, *Le Duel*, tableau à l'huile, 32cm x 41cm, 1853 © Castres, Musée Goya – Cliché P. Bru

Nous ne savons pas dans quelles conditions Freycinet acquit ou reçut ce tableau de Jumel, réalisé en 1885 si l'on en croit une inscription faite sur la toile (la biographie de l'artiste qui figure dans la monographie de Castres ne fait pas allusion à un déplacement en Italie, mais elle n'entre pas dans tous les détails de ses voyages). Les deux hommes se connaissaient-ils pour des raisons de proximité régionale ? (Freycinet était né à Foix) Jumel, qui ne bénéficiait plus de la protection impériale, avait-il démarché d'autres acheteurs en jouant sur des camaraderies polytechniciennes de sa génération ?

Sur le châssis à l'arrière de la toile on peut lire : «Près Orbitello (Toscane)». Orbitello (c'est le vrai nom de cette bourgade) est située sur la côte toscane, un peu au sud de Grosseto. En 1646 s'y déroula une bataille navale entre Français et Espagnols, pendant la guerre de Trente ans. Cela aurait pu être une victoire française, mais un des derniers boulets tiré par les Espagnols assiégés et en mauvaise position tua le marquis de Maillé-Brézé qui commandait la flotte et le détachement français en cours de débarquement. Après, il y eut, dans le désordre, une succession de débandades de part et d'autre, sans vainqueur.

Jumel n'essaie pas de reconstituer cette bataille, et son paysage n'a rien à voir avec un sujet militaire habité par des personnages en costume d'époque. Les seuls bateaux que l'on aperçoit sont une petite barque accostée et un modeste voilier de promenade ou de pêche. Les Italiens qui marchent ou discutent sur la plage ont des occupations banales, paisibles.

On peut cependant trouver quelques références architecturales et donc historiques dans le village fortifié de droite superbement juché sur la falaise, ou la construction de gauche, construite avec ses arcades et son passage en tunnel en appui sur un monticule. Ces deux ensembles, de part et d'autre de la baie, comme du tableau, encadrent une mer lumineuse ouverte vers l'horizon, vers l'ouest : le sujet principal de cette belle toile est bien la lumière de la Méditerranée. Charles-Louis de Saulces de Freycinet avait bon goût. Et sa fille aussi, qui garda ce tableau jusqu'en 1942, avant de le donner à l'École polytechnique, avec cette indication : « *un grand tableau actuellement dans la salle à manger de Mademoiselle de Freycinet* ».

Antoine Valentin Jumel de Noireterre, Près Orbitello, huile, 115cm x 180cm, fonds Freycinet, EP, copyright École polytechnique